

CORINNE
TISSERAND-SIMON

24 HEURES DANS
LA VIE
DE NATALIA

Moïra et autres contes

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521011

Dépôt légal : novembre 2025

Et les rues se vidèrent... Le silence engloutissait peu à peu la ville. Les bruits, un à un, se turent.

Voitures et bus ralentissaient, comme s'ils étaient des éléments d'une quelconque parade, n'existant plus pour eux-mêmes, mais destinés seulement à être vus. Ils étaient les indices d'une vie urbaine ; ils n'en étaient plus les acteurs.

Les rares piétons qui s'étaient hasardés sur les trottoirs semblaient être pressés de rentrer chez eux. Ils regardaient au loin, à hauteur de regard, ne tournant la tête ni à gauche, ni à droite, ni en haut, ni en bas ; de sorte qu'ils ne se voyaient pas les uns les autres.

Chacun s'engouffrait dans son couloir de solitude.

La lumière déclinait lentement. Des nuages annonciateurs de pluie envahissaient le ciel crépusculaire.

Depuis quelques heures déjà, le ciel pâle de l'hiver était parsemé de longs nuages gris qui, peu à peu jaunissaient le monde, et qui conféraient à celui-ci des relents d'impossible.

On était à quelques jours de Noël, et Natalia avait décidé de faire les cadeaux cet après-midi-là. Elle détestait ce rituel marchand qui, selon elle, enlevait à la fête son caractère sacré.

Elle n'était pas particulièrement croyante, mais elle avait à cœur de respecter la croyance d'autrui.

Cette période de l'année la mettait mal à l'aise : elle aurait bien aimé pouvoir se situer par rapport à *cette histoire*. Par rapport aux autres et à elle-même. Appartenir au clan des croyants ou à celui des non-croyants.

Être dans l'un ou l'autre clan aurait été apaisant pour elle. Mais cette année encore, le mystère resterait entier et son sentiment de solitude inchangé.

Et cette année encore, elle n'avait pas fait ses cadeaux de Noël.

Soudain la pluie se mit à tomber, serrée, drue et glaciale. Le vent se leva et souffla en rafale. Il faillit renverser Natalia, qui, luttant de toutes ses forces, réussit à garder son équilibre.

La jeune femme fut bientôt trempée et transie de froid.

Natalia tapa fébrilement son code d'accès. La porte du hall s'ouvrit. Elle pénétra dans le hall de l'immeuble.

Négligeant l'ascenseur, Natalia monta quatre à quatre jusqu'au quatrième étage.

Arrivée à son appartement, elle ouvrit la porte et la referma d'un geste sec... Et sonore, il faut bien l'avouer...

Elle se déshabilla, se doucha, et oubliant de manger tant sa fatigue était grande, Natalia se coucha.

Aux heures les plus sombres de la nuit, un songe l'habitait tout entière.

Elle se trouvait à l'orée d'une vaste pièce aux allures de cathédrale, remplie de livres du sol au plafond. Ce devait être une bibliothèque.

Et là, elle assista à des scènes étranges, et elle n'aurait jamais soupçonné que ce dont elle allait être le témoin soit possible.

La nuit, les livres se parlent entre eux. Ils échangent leurs histoires. Ils s'aiment de consonne en voyelle, ils distendent la syllabe, enflent le mot. Alors le sens devient écarlate, puis il éclate !

Des lambeaux de phrases se tordent de douleur sur le tapis défraîchi. Leurs cris de noyés emplissent la nuit.

Le tapis s'imbibe d'encre. Il change de couleur chaque fois qu'un volume tombe. Il conserve la couleur d'un livre juste le temps de sa chute, et revient à sa teinte initiale.

La bibliothèque devient un kaléidoscope ; les couleurs défilent, défiant le lambeau de ciel blanc de décembre, entrant par l'unique fenêtre et renvoient un crépuscule mauve.

Les lumières de la ville s'allument une à une. Le temps s'est arrêté. Entre le jour et la nuit, peu de temps glisse entre les ombres de la terre...

Le plafond concave, sculpté à la feuille d'or, donnait à l'endroit des allures de cathédrale byzantine.

Le silence était gris clair. Gris éclairé par le peu de lumière. Soudain, auréolé de blanc.

Temps réel ou irréel, les heures se défaisaient au fur et à mesure que la nuit se poursuivait le jour, et que le jour s'évanouissait pour laisser la terre s'embrumer de la couleur de la nuit.

Les mots, qui, un à un, sifflaient dans le jour déclinant, se firent murmures, puis balbutiements, jusqu'à défaire le sens. Renier la signification.

Et le silence régna alors dans la bibliothèque. Quand soudain...

CREU... GREU... CRII... GRII... SPLATCH !!!!!!!
Quel remue-ménage ! Quel vacarme !!

Une pluie de volumes s'abattit sur le tapis. Ils provenaient de diverses étagères situées à différentes hauteurs.

Une telle violence dépassait l'entendement.

Le temps passait, le tumulte grandissait, le tas grossissait... Il enfla tellement qu'il emplît l'espace. L'air se raréfiait. Le sens se desséchait.

Puis tout s'arrêta et ce fut à nouveau le silence.

Des visages grimaçants surgissent dans le rectangle du tapis usé. Les voûtes de la bibliothèque s'unissent pour accueillir leurs fantômes, réceptacles des voix lointaines qui font résonner les accents diaprés des mots dépareillés.

Les phrases s'échappent de leurs cercueils multicolores, serpents de mer asphyxiés à l'aune du temps, sens exsangues – ô morts étouffées. Les phrases viennent circonscrire l'espace noir de la mémoire, page blanche du sens, à jamais mort-né.

Elles entrent en collision frontale les unes avec les autres, pour tenter de circonscrire la pensée qui se défait. Il est un autre sens qui se cherche, tant bien que mal. Tout ce qui meurt provient d'une rumeur mal acquise.

Le tumulte s'amplifia.

On entendit émerger des bribes de conversations aussi insolites qu'improbables. Balzac, n'y tenant plus et toujours prompt à la manœuvre, écarta Rastignac, son héros, pour venir secourir Virginie Despentès.

Honoré susurra à l'oreille de Virginie :

— « L'obéissance est ennuyeuse, la révolte impossible, et la lutte incertaine. » C'est Rastignac qui le dit, mais, belle Virginie, c'est bien moi qui l'ai écrit.

Virginie comme dans un rêve, lui répondit :

— « Passé un certain âge, on ne se sépare plus des morts, on reste dans leur temps, en leur compagnie. » C'est moi qui l'ai dit, et c'est mon ombre qui l'a écrit. Oui, Honoré, j'ai bien compris, l'ombre n'est que le mensonge de la réalité.

La passion ne serait autre chose, selon Balzac, qu'une aune de drap à l'envers ; l'artiste, n'étant au drapier qu'une extraordinaire exubérance du sens commun.

— Sale petit bourgeois, s'écria Virginie à l'adresse d'Honoré, tu ne penses qu'au fric ! Sous ton honneur d'apparat se dissimule l'hypocrisie sur laquelle tu as fondé ta vie et ton œuvre. Tu croyais que la société allait s'acclimater à ton désir et toujours gravir les degrés de la richesse. Hein, petit merdeux ! Un siècle et demi plus tard, où en es-tu, hein ? Dis-le-moi, si tu oses...

Ici un long silence... Trop long, peut-être.

Et Virginie, reprenant son souffle, s'assit à califourchon sur *La Comédie humaine*, et dit ce qu'elle avait à dire :

— Alors, écoute-moi bien, tout honoré que tu es : et d'un, tu étais ringard même à ton époque. Car ta bourgeoisie à la noix, là, elle n'était franchement pas terrible ! L'argent, l'argent, et toujours l'argent... Pas une vie, ça ! soupira Virginie Despentès, désespérée.

— Et alors ? s'étonna Honoré de Balzac. L'argent n'est-il pas le nerf de la guerre ?

— Quelle guerre, Monsieur de Balzac ?

Monsieur de Balzac hésitait :

— Mais... Celle de la vie et de la mort, je présume... Euh...

— Trêve de philosophie, s'écria Virginie Despentes, tu n'écrivais au kilomètre que pour te faire un maximum de blé pour parcourir l'Europe avec la Hanska, ta maîtresse au portefeuille bien garni, que tu ruinas sans vergogne.

— Eh oui, ce n'est pas faux, ce que vous dites là, balbutia l'honorable écrivain, mais... euh... Comment dire... J'ai travaillé, vous savez...

— Oh oui, je n'en disconviens pas, ironisa Virginie Despentes, mon postérieur vous en remercie. Votre œuvre est ample, monumentale, souple par endroits ; mais elle ne sied qu'à son siècle, cher Honoré, elle n'aura pas de postérité.

Honoré de Balzac regarda Virginie Despentes, d'un air navré :

— Voyons, voyons, fillette, tout cela est-il bien raisonnable ?

— Assurément non, Monsieur de Balzac, se rengorgea Virginie Despentes.

Je ne suis pas née fille pour me taire, et contempler vingt siècles de féminicide.

De votre temps, la société était en pleine expansion. Et vous avez eu raison d'y croire, monsieur...

N'y tenant plus, Despentes ajouta avec véhémence :

— Mais là, on se réveille, le vieux ! On n'est plus au XIXe siècle.